

### XVI<sup>e</sup> s. Pléiade / Humanisme

**Pléiade** : Ce mouvement littéraire contribue en 1549 à l'épanouissement de la langue française par La Défense et illustration de la langue française en prônant les modèles antiques (grec, latin). Les poètes s'inspirent du quattrocento italien et du poète Pétrarque. Les Pléiades, dans la mythologie grecque, sont les sept filles de Pléioné et d'Atlas, qui furent métamorphosées en groupe de sept étoiles (constellation du Taureau) après leur suicide. Au 3<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., la Pléiade désignera un groupe de sept poètes grecs d'Alexandrie.

En France, vers le milieu du 16<sup>ème</sup> siècle, Pierre de Ronsard prend l'initiative de regrouper autour de lui et de Joachim du Bellay une « Brigade idéale » de poètes, afin de former une nouvelle Pléiade. Cette constellation de sept « étoiles littéraires », baptisée « Pléiade » en 1553, connaîtra quelques changements. Elle comptera en son sein (en plus de Ronsard et Du Bellay) J.A. de Baïf, Pontus de Tyard, E. Jodelle, Dorat (successeur en 1582 de J. Peletier du Mans, lui-même remplaçant de Guillaume des Autels) et R. Belleau (successeur en 1554 de J. de La Péruse).

#### Joachim Du Bellay (vers 1522-1560)

<i>L'Olive (1549) - Recueil écrit à la manière de Pétrarque.</i>	<i>Les Antiquités de Rome (1558)</i>
Victoire de la lumière sur le monde, célébration de la beauté de la nature et de la femme : thème de la Belle matineuse (la femme aimée qui dépasse en luminosité et en beauté le soleil qui vient de se lever).	Néoplatonisme Ciel, comme lieu de la pureté, des Idées...
Déjà la nuit en son parc amassait Un grand troupeau d'étoiles vagabondes, Et pour entrer aux cavernes profondes Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassait ;  Déjà le ciel aux Indes rougissait, Et l'aube encor de ses tresses tant blondes Faisant grêler mille perlettes rondes, De ses trésors les prés enrichissait ;  Quand d'occident, comme une étoile vive, Je vis sortir dessus ta verte rive, O fleuve mien ! une Nymphé en rient.  Alors voyant cette nouvelle Aurore, Le jour honteux d'un double teint colore Et l'Angevin et l'Indique orient.	Si notre vie est moins qu'une journée En l'éternel, si l'an qui fait le tour Chasse nos jours sans espoir de retour, Si périssable est toute chose née,  Que songes-tu, mon âme emprisonnée ? Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour, Si, pour voler en un plus clair séjour, Tu as au dos l'aile bien empennée ?  Là est le bien que tout esprit désire, Là le repos où tout le monde aspire, Là est l'amour, là le plaisir encore.  Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée, Tu y pourras reconnaître l'Idée De la beauté qu'en ce monde j'adore.
<b>Echo : Antonio Rinieri (1510-1560)</b> Antonio Francesco Raineri Era tranquillo il mar; le selve e i prati scuoprian le pompe sue, fior, frondi al cielo; e la notte sen gia squarciendo il velo, e spronando i cavai foschi et alatti: scuotea l'aurora da' capegli aurati perle d'un vivo trasparente gielo; e già ruotava il Dio, che naque in Delo, Raggi da i liti Eoi ricchi odorati; quand'ecco d'Occidente un più bel Sole spuntogli incontro serenando il giorno, e impallidio l'Orientale imago. Velocissime luci eterne e sole, con vostra pace, il mio bel viso adorno parve allora più di voi lucente e vago.	<b>Traduction</b> La mer était paisible; les forêts et les prés découvraient au ciel leurs fastes, fleurs et frondaisons, et déjà la nuit déchirait son voile, et éperonnait ses sombres chevaux ailés. L'aurore faisait tomber de ses cheveux dorés des perles d'un éclat vif et glacé, et déjà le Dieu qui naquit à Délos lançait ses rayons depuis les rives parfumées et précieuses de l'Orient; Quand d'Occident un soleil plus beau se leva, illuminant la face du jour et faisant pâlir l'image du Levant.  Étoiles lumineuses, si rapides, éternelles et solitaires, dans la paix où vous êtes le beau visage que j'adore parut alors plus brillant et plus gracieux que vous.

#### Pierre de Ronsard (1524-1585), Hymnes – « Hymne des étoiles »

<b>Etoiles, images du destin.</b>	Ainsi vous plaît, Etoiles... Je vous salue, heureuses flammes, Etoiles, filles de la Nuit, Et ce Destin qui nous conduit Que vous pendîtes à nos trames. Tandis que tous les jours Vous dévidez vos cours D'une danse éthérée, Endurant je vivrai Et la chance suivrai Que vous m'avez livrée...
-----------------------------------	--

## XVIIe siècle baroque

**Baroque : mouvement artistique qui trouve son origine en Italie dans des villes telles que Rome, Mantoue, Venise et Florence dès le milieu du XVIe siècle et qui se termine au milieu du XVIIIe siècle.**

**Le baroque, qui touche tous les domaines, se caractérise par l'exagération du mouvement, la surcharge décorative, les effets dramatiques, la tension, l'exubérance, la grandeur parfois pompeuse et le contraste**

**(Théodore) Agrippa d'Aubigné (1552-1630), *Les Tragiques*, « Jugement 2 »**

A la fin de sa vie, d'Aubigné le protestant évoque dans ce texte les Guerres de Religion et témoigne avec colère des persécutions dont les siens ont été victimes. Ce vaste poème épique et satirique en sept chants (Misères, Princes, Chambre dorée, Feux, Fers, Vengeances, Jugement) raconte les malheurs de la France pendant les guerres de religion, et en appelle au jugement de Dieu pour trancher entre les Justes et les Méchants.

Voici la mort du ciel en l'effort douloureux  
Qui lui noircit la bouche et fait saigner les yeux.  
Le ciel gémit d'ahan, tous ses nerfs se retirent,  
Ses poumons près à près sans relâche respirent.  
Le soleil vêt de noir le bel or de ses feux,  
Le bel oeil de ce monde est privé de ses yeux ;  
L'âme de tant de fleurs n'est plus épanouie,  
Il n'y a plus de vie au principe de vie :  
Et, comme un corps humain est tout mort terrassé  
Dès que du moindre coup au coeur il est blessé,  
Ainsi faut que le monde et meure et se confonde  
Dès la moindre blessure au soleil, coeur du monde.  
La lune perd l'argent de son teint clair et blanc,  
La lune tourne en haut son visage de sang ;  
Toute étoile se meurt : les prophètes fidèles  
Du destin vont souffrir éclipses éternelles.  
Tout se cache de peur : le feu s'enfuit dans l'air,  
L'air en l'eau, l'eau en terre ; au funèbre mêler  
Tout beau perd sa couleur.

Lamartine

*Méditations poétiques*

Le soir

Le soir ramène le silence.  
Assis sur ces rochers déserts,  
Je suis dans le vague des airs  
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;  
À mes pieds l'étoile amoureuse.  
De sa lueur mystérieuse  
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre  
J'entends frissonner les rameaux :  
On dirait autour des tombeaux  
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup détaché des cieux,  
Un rayon de l'astre nocturne,  
Glissant sur mon front taciturne,  
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,  
Charmant rayon, que me veux-tu ?  
Viens-tu dans mon sein abattu  
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler  
Des mondes le divin mystère ?  
Les secrets cachés dans la sphère  
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence  
T'adresse-t-elle aux malheureux ?  
Viens-tu la nuit briller sur eux  
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir  
Au coeur fatigué qui t'implore ?  
Rayon divin, es-tu l'aurore  
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon coeur à ta clarté s'enflamme,  
Je sens des transports inconnus,  
Je songe à ceux qui ne sont plus  
Douce lumière, es-tu leur âme ?

[...]

*Harmonies poétiques et religieuses*

L'infini dans les cieux

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes  
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;  
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,  
Permet à l'oeil charmé d'en sonder l'infini ;  
Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,  
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !  
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard  
Dans un trouble horizon se répand au hasard,  
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée  
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

[...]

Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,  
A l'oeil contemplatif la terre semble éclore ;  
Elle déroule au loin ses horizons divers  
Où se joua la main qui sculpta l'univers !  
Là, semblable à la vague, une colline ondule,  
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule,  
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,  
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;  
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,  
La vague des épis s'abaisse et se relève ;  
Là, pareil au serpent dont les noeuds sont rompus,  
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,  
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,  
Se perd sous la colline et reparait dans l'ombre :  
Comme un nuage noir, les profondes forêts  
D'une tâche grisâtre ombragent les guérets,  
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,  
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,  
Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,  
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,  
Comme un vaste miroir, brisé sur la poussière,  
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

*Nouvelles méditations poétiques*

Les étoiles

[...]

Et vous, brillantes sœurs ! étoiles, mes compagnes,  
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,  
Et cadencant vos pas à la lyre des cieux,  
Nouez et dénouez vos choeurs harmonieux !  
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,  
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne,  
Vous guideriez mon oeil dans ce brillant désert,  
Labyrinthe de feux où le regard se perd !  
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître  
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être !  
Et noyant dans son sein mes tremblantes clartés,  
Je sentirais en lui..., tout ce que vous sentez !

*La légende des siècles*

La Voie Lactée

Millions, millions, et millions d'étoiles !  
Je suis, dans l'ombre affreuse et sous les sacrés voiles,  
La splendide forêt des constellations.  
C'est moi qui suis l'amas des yeux et des rayons,  
L'épaisseur inouïe et morne des lumières,  
Encor tout débordant des effluves premières,  
Mon éclatant abîme est votre source à tous.  
O les astres d'en bas, je suis si loin de vous  
Que mon vaste archipel de splendeurs immobiles,  
Que mon tas de soleils n'est, pour vos yeux débiles,  
Au fond du ciel, désert lugubre où meurt le bruit,  
Qu'un peu de cendre rouge éparse dans la nuit !  
Mais, ô globes rampants et lourds, quelle épouvante  
Pour qui pénétrerait dans ma lueur vivante,  
Pour qui verrait de près mon nuage vermeil !  
Chaque point est un astre et chaque astre un soleil.  
Autant d'astres, autant d'immensités étranges,  
Diverses, s'approchant des démons ou des anges,  
Dont les planètes font autant de nations ;  
Un groupe d'univers, en proie aux passions,  
Tourne autour de chacun de mes soleils de flammes ;  
Dans chaque humanité sont des coeurs et des âmes,  
Miroirs profonds ouverts à l'oeil universel,  
Dans chaque coeur l'amour, dans chaque âme le ciel !  
Tout cela naît, meurt, croît, décroît, se multiplie.  
La lumière en regorge et l'ombre en est remplie.  
Dans le gouffre sous moi, de mon aube éblouis,  
Globes, grains de lumière au loin épanouis,  
Toi, zodiaque, vous, comètes éperdues,  
Tremblants, vous traversez les blêmes étendues,  
Et vos bruits sont pareils à de vagues clairons,  
Et j'ai plus de soleils que vous de mouchérons.  
Mon immensité vit, radieuse et féconde.  
J'ignore par moments si le reste du monde,  
Errant dans quelque coin du morne firmament,  
Ne s'évanouit pas dans mon rayonnement.

*Les contemplations*

Le firmament est plein de la vaste clarté  
Le firmament est plein de la vaste clarté ;  
Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté.  
Le beau lac brille au fond du vallon qui le mure ;  
Le champ sera fécond, la vigne sera mûre ;  
Tout regorge de sève et de vie et de bruit,  
De rameaux verts, d'azur frissonnant, d'eau qui luit,  
Et de petits oiseaux qui se cherchent querelle.  
Qu'a donc le papillon? qu'a donc la sauterelle ?  
La sauterelle a l'herbe, et le papillon l'air ;  
Et tous deux ont avril, qui rit dans le ciel clair.  
Un refrain joyeux sort de la nature entière ;  
Chanson qui doucement monte et devient prière.  
Le poussin court, l'enfant joue et danse, l'agneau  
Saute, et, laissant tomber goutte à goutte son eau,  
Le vieux antre, attendri, pleure comme un visage ;  
Le vent lit à quelqu'un d'invisible un passage  
Du poème inouï de la création ;  
L'oiseau parle au parfum ; la fleur parle au rayon ;  
Les pins sur les étangs dressent leur verte ombelle ;  
Les nids ont chaud, l'azur trouve la terre belle,  
Onde et sphère, à la fois tous les climats flottants ;  
Ici l'automne, ici l'été ; là le printemps.  
Ô coteaux ! ô sillons ! souffles, soupirs, haleines !  
L'hosanna des forêts, des fleuves et des plaines,  
S'élève gravement vers Dieu, père du jour ;  
Et toutes les blancheurs sont des strophes d'amour ;  
Le cygne dit : Lumière ! et le lys dit : Clémence !  
Le ciel s'ouvre à ce chant comme une oreille immense.  
Le soir vient; et le globe à son tour s'éblouit,  
Deviend un oeil énorme et regarde la nuit ;  
Il savoure, éperdu, l'immensité sacrée,  
La contemplation du splendide empyrée,  
Les nuages de crêpe et d'argent, le zénith,  
Qui, formidable, brille et flamboie et bénit,  
Les constellations, ces hydres étoilées,  
Les effluves du sombre et du profond, mêlées  
A vos effusions, astres de diamant,  
Et toute l'ombre avec tout le rayonnement !  
L'infini tout entier d'extase se soulève ?  
Et, pendant ce temps-là, Satan, l'envieux, rêve.

**Leconte de Lisle**

## La lampe du ciel

Par la chaîne d'or des étoiles vives  
 la lampe du ciel pend du sombre azur  
 sur l'immense mer, les monts et les rives.  
 Dans la molle paix de l'air tiède et pur  
 bercée au soupir des houles pensives,  
 la lampe du ciel pend du sombre azur  
 par la chaîne d'or des étoiles vives.  
 Elle baigne, emplît l'horizon sans fin  
 de l'enchantement de sa clarté calme ;  
 elle argente l'ombre au fond du ravin,  
 et, perlant les nids posés sur la palme,  
 qui dorment, légers, leur sommeil divin,  
 de l'enchantement de sa clarté calme  
 elle baigne, emplît l'horizon sans fin.  
 Dans le doux abîme, ô lune, où tu plonges,  
 es-tu le soleil des morts bienheureux,  
 le blanc paradis où s'en vont leurs songes ?  
 ô monde muet, épanchant sur eux  
 de beaux rêves faits de meilleurs mensonges,  
 es-tu le soleil des morts bienheureux,  
 dans le doux abîme, ô lune, où tu plonges ?  
 Toujours, à jamais, éternellement,  
 nuit ! Silence ! Oubli des heures amères !  
 Que n'absorbez-vous le désir qui ment,  
 haine, amour, pensée, angoisse et chimères ?  
 Que n'apaisez-vous l'antique tourment,  
 nuit ! Silence ! Oubli des heures amères !  
 Toujours, à jamais, éternellement ?  
 Par la chaîne d'or des étoiles vives,  
 ô lampe du ciel, qui pends de l'azur,  
 tombe, plonge aussi dans la mer sans rives !  
 Fais un gouffre noir de l'air tiède et pur  
 au dernier soupir des houles pensives,  
 ô lampe du ciel, qui pends de l'azur  
 par la chaîne d'or des étoiles vives !

Leconte de Lisle, 1884, tiré de Poèmes tragiques (1886), pages 26-27

**Gérard de Nerval, Les Chimères (1854)**

## El Desdichado

Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé,  
 Le prince d'Aquitaine à la tour abolie  
 Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé  
 Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
 Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
 La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,  
 Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? ... Lusignan ou Biron ?  
 Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;  
 J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron ;  
 Modulant tout à tour sur la lyre d'Orphée  
 Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

**Théodore de Banville (1823-1891)**

<b>Rondels (1875)</b>		<b>Améthystes (1863)</b>
<b>La Voie lactée</b> (extraits)  Déesse, dans les cieux éblouissants, la Voie Lactée est un chemin de triomphe et de joie, Et ce flot de clarté qui dans le firmament Jette parmi l'azur son blanc embrasement Semble, dans sa splendeur en feu qui s'irradie, Produit par un foyer unique d'incendie. Mais quand notre regard dans l'éther empli d'yeux Monte vers l'Océan céleste que les Dieux Font rouler des Gémeaux de flamme au Sagittaire, Il y voit flamboyer des astres dont la terre Admire en pâlisant la sereine splendeur, Et dans le vaste flot sacré dont la candeur Éclate et de la nuit blanchit les sombres voiles, Il voit s'épanouir des millions d'étoiles. (...)	<b>Les Étoiles</b>  Les cieux resplendissants d'Étoiles Aux radieux frissonnements, Ressemblent à des flots dormants Que sillonnent de blanches voiles.  Quand l'azur déchire ses voiles, Nous voyons les bleus firmaments, Les cieux resplendissants d'Étoiles Aux radieux frissonnements.  Quel peintre mettra sur ses toiles, O Dieu! ces clairs fourmillements, Ces fournaies de diamants Qu'à mes yeux ravis tu dévoiles, Les cieux resplendissants d'Étoiles ?	<b>Nuit d'étoiles</b>  La nuit jette sur la dune Ses diamants comme un roi. Elle est blanche comme toi, Sous les doux rayons de lune.  Tes yeux, ô magicienne, Confondent leur ciel obscur Avec l'implacable azur De la mer Tyrrhénienne.  Mille fleurs s'épanouissent Près de son riant bassin, De même que sur ton sein De folles roses fleurissent.  Elle sait, la Nuit sacrée, Mère des enchantements, De quels épouvantements J'ai l'âme encor déchirée.  O saphir! azur sans voiles ! O calme délicieux ! La mer est comme les cieux Resplendissante d'étoiles.  Mais de ta bouche fleurie, Pour calmer ce mal cuisant Tu me baises en disant Que ma blessure est guérie.

**Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal***

<b>Elévation</b>  Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées, Des montagnes, des bois, des nuages, des mers, Par delà le soleil, par delà les éthers, Par delà les confins des sphères étoilées,  Mon esprit, tu te meus avec agilité, Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde, Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde Avec une indicible et mâle volupté.  Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ; Va te purifier dans l'air supérieur, Et bois, comme une pure et divine liqueur, Le feu clair qui remplit les espaces limpides.  Derrière les ennuis et les vastes chagrins Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse, Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse S'élançer vers les champs lumineux et sereins ;  Celui dont les pensers, comme des alouettes, Vers les cieux le matin prennent un libre essor, - Qui plane sur la vie, et comprend sans effort Le langage des fleurs et des choses muettes !	<b>Tristesses de la lune</b>  Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ; Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins, Qui d'une main distraite et légère caresse Avant de s'endormir le contour de ses seins,  Sur le dos satiné des molles avalanches, Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons, Et promène ses yeux sur les visions blanches Qui montent dans l'azur comme des floraisons.  Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive, Elle laisse filer une larme furtive, Un poète pieux, ennemi du sommeil,  Dans le creux de sa main prend cette larme pâle, Aux reflets irisés comme un fragment d'opale, Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.
--	--

Je reviens d'un séjour effrayant : n'y va pas !  
Que jamais ta pensée, anxieuse, intrépide,  
N'aille scruter le bleu du ciel, distrait et vide,  
Et presser l'infini d'un douloureux compas!

Ne tends jamais l'oreille aux musiques des sphères,  
N'arrête pas tes yeux sur ces coursiers brûlants :  
Rien n'est pour les humains dans la haute atmosphère,  
Crois-en mon noir vertige et mon corps pantelant.

Le poumon perd le souffle et l'esprit l'espérance,  
C'est un remous d'azur, de siècles, de néant ;  
Tout insulte à la paix rêveuse de l'enfance,  
En l'abîme d'en haut tout est indifférent.

Et puisqu'il ne faut pas, âme, je t'en conjure,  
Aborder cet espace, indolent, vague et dur,  
Ce monstre somnolent dilué dans l'azur,  
Aime ton humble terre et ta verte nature

L'humble terre riante, avec l'eau, l'air, le feu,  
Avec le doux aspect des maisons et des routes,  
Avec l'humaine voix qu'une autre voix écoute,  
Et les yeux vigilants qui s'étreignent entre eux.

Aime le neuf printemps, quand la terre poreuse  
Fait sourdre un fin cristal, liquide et mesuré ;  
Aime le blanc troupeau automnal sur les prés,  
Son odeur fourmillante, humide et chaleureuse.

Honore les clartés, les sentiers, les rumeurs ;  
Rêve ; sois romanesque envers ce qui existe ;  
Aime, au jardin du soir, la brise faible et triste,  
Qui poétiquement fait se rider le coeur.

Aime la vive pluie, enveloppante et preste,  
Son frais pétilllement stellaire et murmurant ;  
Aime, pour son céleste et jubilant torrent,  
Le vent, tout moucheté d'aventures agrestes !

L'espace est éternel, mais l'être est conscient,  
Il médite le temps, que les mondes ignorent ;  
C'est par ce haut esprit, stoïque et défiant,  
Qu'un seul regard humain est plus fier que l'aurore !

Oui, je le sens, nul être au coeur contemplatif  
N'échappe au grand attrait des énigmes du monde,  
Mais seule la douleur transmissible est féconde,  
Que pourrait t'enseigner l'éther sourd et passif ?

En vain j'ai soutenu, tremblante jusqu'aux moelles,  
Le combat de l'esprit avec l'universel,  
J'ai toujours vu sur moi, étranger et cruel,  
Le gel impondérable et hautain des étoiles.

Entends-moi, je reviens d'en haut, je te le dis,  
Dans l'azur somptueux toute âme est solitaire,  
Mais la chaleur humaine est un sûr paradis ;  
Il n'est rien que les sens de l'homme et que la terre!

Feins de ne pas savoir, pauvre esprit sans recours,  
Qu'un jour pèse sur toi du front altier des cimes,  
Ramène à ta mesure un monde qui t'opprime,  
Et réduis l'infini au culte de l'amour.

Puisque rien de l'espace, hélas ! ne te concerne,  
Puisque tout se refuse à l'anxieux appel  
Laisse la vaste mer bercer l'algue et le sel  
Et l'étoile entrouvrir sa brillante citerne,

Abaisse tes regards, interdits à tes yeux  
Le coupable désir de chercher, de connaître,  
Puisqu'il te faut mourir comme il t'a fallu naître,  
Résigne-toi, pauvre âme, et guéris-toi des cieux.

<i>Alcools</i>	<i>Les Mamelles de Tirésias</i>
<p>Voie lactée ô soeur lumineuse... (extraits)</p> <p>Voie lactée ô soeur lumineuse Des blancs ruisseaux de Chanaan Et des corps blancs des amoureuses Nageurs morts suivrons nous d'ahan Ton cours vers d'autres nébuleuses</p> <p>(...)</p> <p>Ses regards laissaient une traîne D'étoiles dans les soirs tremblants Dans ses yeux nageaient les sirènes Et nos baisers mordus sanglants Faisaient pleurer nos fées marraines</p> <p>Mais en vérité je l'attends Avec mon coeur avec mon âme Et sur le pont des Reviens-t'en Si jamais reviens cette femme Je lui dirai Je suis content</p> <p>Mon coeur et ma tête se vident Tout le ciel s'écoule par eux O mes tonneaux des Danaïdes Comment faire pour être heureux Comme un petit enfant candide (...)</p>	<p>C'était au temps où j'étais dans l'artillerie Je commandais au front du nord ma batterie Un soir que dans le ciel le regard des étoiles Palpitait comme le regard des nouveau-nés Mille fusées issues de là tranchée adverse Réveillèrent soudain les canons ennemis</p> <p>Je m'en souviens comme si cela s'était passé hier</p> <p>J'entendais les départs mais non les arrivées Lorsque de l'observatoire d'artillerie Le trompette vint à cheval nous annoncer Que le maréchal des logis qui pointait Là-bas sur les lueurs des canons ennemis L'alidade de triangle de visée faisait savoir Que la portée de ces canons étaient si grande Que l'on n'entendait plus aucun éclatement Et tous mes canonnières attentifs à leurs postes Annoncèrent que les étoiles s'éteignaient une à une Puis l'on entendit de grands cris parmi toute l'armée</p> <p><b>ILS ÉTEIGNENT LES ÉTOILES À COUPS DE CANON</b></p> <p>Les étoiles mouraient dans ce beau ciel d'automne Comme la mémoire s'éteint dans le cerveau De ces pauvres vieillards qui tentent de se souvenir Nous étions là mourant de la mort des étoiles Et sur le front ténébreux aux livides lueurs Nous ne savions plus que dire avec désespoir</p> <p><b>ILS ONT MÊME ASSASSINÉ LES CONSTELLATIONS</b></p> <p>Mais une grande voix venue d'un mégaphone Dont le pavillon sortait De je ne sais quel unanime poste de commandement La voix du capitaine inconnu qui nous sauve toujours cria</p> <p><b>IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES</b></p> <p>Et ce ne fut qu'un cri sur le grand front français</p> <p><b>AU COLLIMATEUR À VOLONTÉ</b></p> <p>Les servants se hâtèrent Les pointeurs pointèrent Les tireurs tirèrent Et les astres sublimes se rallumèrent l'un après l'autre Nos obus enflammaient leur ardeur éternelle L'artillerie ennemie se taisait éblouie Par le scintillement de toutes les étoiles</p> <p>Voilà voilà l'histoire de toutes les étoiles</p> <p>Et depuis ce soir-là j'allume aussi l'un après l'autre Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints</p>



**Paul Eluard**

LEURS YEUX TOUJOURS PURS

Jours de lenteur, jours de pluie,  
 Jours de miroirs brisés et d'aiguilles perdues,  
 Jours de paupières closes à l'horizon des mers,  
 D'heures toutes semblables, jours de captivité.

Mon esprit qui brillait encore sur les feuilles  
 Et les fleurs, mon esprit est nu comme l'amour,  
 L'aurore qu'il oublie lui fait baisser la tête  
 Et contempler son corps obéissant et vain.

Pourtant, j'ai vu les plus beaux yeux du monde,  
 Dieux d'argent qui tenaient des saphirs dans leurs mains,  
 De véritables dieux, des oiseaux dans la terre  
 Et dans l'eau, je les ai vus.

Leurs ailes sont les miennes, rien n'existe  
 Que leur vol qui secoue ma misère,  
 Leur vol d'étoile et de lumière  
 Leur vol de terre, leur vol de pierre  
 Sur les flots de leurs ailes,

Ma pensée soutenue par la vie et la mort.

**Paul Éluard**

Poète et résistant, il écrit « Courage », extrait du recueil *Au rendez-vous allemand*, en 1944 pendant la période de l'occupation.

Dans ce poème Paul Eluard évoque la détresse de Paris occupé, détresse physique, morale et psychologique. Sur un ton à la fois lyrique et déterminé, l'auteur évoque l'oppression dont Paris est victime tout en lançant un appel à la révolte dans l'espoir d'une victoire finale.

Extrait

[...]  
 Paris ma belle ville  
 Fine comme une aiguille forte comme une épée  
 Ingénue et savante  
 Tu ne supportes pas l'injustice  
 Pour toi c'est le seul désordre  
 Tu vas te libérer Paris  
 Paris tremblant comme une étoile  
 Notre espoir survivant  
 Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue  
 Frères ayons du courage  
 Nous qui ne sommes pas casqués  
 Ni bottés ni gantés ni bien élevés  
 Un rayon s'allume en nos veines  
 Notre lumière nous revient  
 [...]

**Aragon**

LES YEUX D'ELSA

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire  
 J'ai vu tous les soleils y venir se mirer  
 S'y jeter à mourir tous les désespérés  
 Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire  
 À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé  
 Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent  
 L'été taille la nue au tablier des anges  
 Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés  
 Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur  
 Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit  
 Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie  
 Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure  
 Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée  
 Sept glaives ont percé le prisme des couleurs  
 Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs  
 L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé  
 Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche  
 Par où se reproduit le miracle des Rois  
 Lorsque le coeur battant ils virent tous les trois  
 Le manteau de Marie accroché dans la crèche  
 Une bouche suffit au mois de Mai des mots  
 Pour toutes les chansons et pour tous les hélas  
 Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres  
 Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux  
 L'enfant accaparé par les belles images  
 Écarquille les siens moins démesurément  
 Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens  
 On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages  
 Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où  
 Des insectes défont leurs amours violentes  
 Je suis pris au filet des étoiles filantes  
 Comme un marin qui meurt en mer en plein mois d'août  
 J'ai retiré ce radium de la pechblende  
 Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu  
 Ô paradis cent fois retrouvé reperdu  
 Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes  
 Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa  
 Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent  
 Moi je voyais briller au-dessus de la mer  
 Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

**Andrée Chedid**

Poème publié dans l'anthologie *Une salve d'avenir. L'espoir, anthologie poétique*, parue chez Gallimard en Mars 2004

J'ai ancré l'espérance  
Aux racines de la vie

\*

Face aux ténèbres  
J'ai dressé des clartés  
Planté des flambeaux  
A la lisière des nuits

\*

Des clartés qui persistent  
Des flambeaux qui se glissent  
Entre ombres et barbaries

\*

Des clartés qui renaissent  
Des flambeaux qui se dressent  
Sans jamais dépérir

\*

J'enracine l'espérance  
Dans le terreau du cœur  
J'adopte toute l'espérance  
En son esprit frondeur.

**Jean Ristat, extrait de *Le voyage à Jupiter et au-delà. Peut-être.***

Je chante ce que personne encore n'a chanté  
La guerre ni la paix des empires et la gloire  
D'un héros à sa charrue labourant un  
Ciel de carnaval mais le temps étranglé dans  
Les griffes de l'espace ou l'inverse les mots  
Au trébuchet les lourds univers tapis comme  
Des fauves invisibles au coin de l'œil aveugle  
J'écris la nuit à tâtons la lune à côté  
Dans la chambre comme une mariée enlève  
Son voile bleu ma main cherche un rêve oublié  
Dans la poche du dormeur caché dans les plis  
Enroulés d'un miroir serpents aux bagues de  
Feu et glace tourbillonnants immobiles je  
Milliards d'infinis éclatés porte le deuil  
Ce qu'il n'a jamais été et pourtant va être  
Et ne sera plus poupées emboîtées mondes  
Précipités dans les toboggans savonnés  
Chiffons de soie des langues à repasser où  
T'en vas-tu univers toi qui me possèdes  
Je lèche mon ombre sur le sol comme un loup  
Ce soir je ne dors pas je compte les étoiles